

HELGA FLATLAND

Une famille moderne



ROMAN

traduit du norvégien
par Dominique Kristensen



 **l'aube**

UNE FAMILLE MODERNE

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

This translation has been published
with the financial support of
NORLA, Norwegian Literature Abroad.



Titre original: *En moderne familie*

© Helga Flatland

First published by H. Aschehoug & Co. (W. Nygaard) AS, 2017

Published in agreement with Oslo Literary Agency

© Éditions de l'Aube, 2022
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4434-2

Helga Flatland

Une famille moderne

roman traduit du norvégien
par Dominique Kristensen

éditions de l'aube

LIV

Les cimes des Alpes ressemblent à des dents de requin : elles pointent à travers l'épaisse couverture nuageuse qui surplombe l'Europe centrale, dans une éternelle happée. Elles forcent le vent à prendre des directions différentes ; le vent tiraille l'avion de tous côtés, et nous sommes si petits, assis là ; les nuques tressautent en cadence devant moi. *Dans la région que nous survolons, plus de la moitié de la population pense qu'il est normal de frapper ses enfants*, me dis-je, et pendant un instant je cherche du regard mes propres enfants, mais ils sont cachés derrière les dossiers, quatre rangées devant moi. À côté d'eux, la tête d'Olaf s'appuie à moitié sur la cloison de la cabine, à moitié sur le siège. Devant lui émerge la chevelure blonde d'Ellen, et entre les sièges, je vois que maman dort sur son épaule. Papa arrive, descendant l'allée centrale, avec ses nouveaux écouteurs Bose autour du cou : est-ce qu'il les a emportés aux toilettes ? Je lui souris dans une bouffée de tendresse, mais il ne me voit pas. Il s'assied à côté de Håkon ; je vois seulement

HELGA FLATLAND

des parties de son visage, les hautes pommettes et le bout de son nez, faiblement bleuté par la lumière du PC qu'il a devant lui.

Ce pourrait être n'importe qui. Nous pourrions être n'importe qui.

À Rome, il pleut. Nous y sommes tous préparés, nous avons consulté la météo tous les jours durant trois semaines, nous en avons parlé par téléphone et par texto, sur notre groupe Facebook, et nous avons dit que ça n'avait pas d'importance; on est en avril, le temps est imprévisible, de toute façon il fait plus chaud qu'en Norvège. Et puis, ce n'est pas pour le climat que nous y allons. Mais l'atmosphère à Gardermoen, sous un soleil printanier et par presque vingt degrés, était sensiblement meilleure qu'à l'aéroport de Fiumicino par treize degrés et pluie! C'est peut-être aussi l'effet d'une sorte de désenchantement précipité: la nervosité et la bonne volonté dont nous avons fait preuve lorsque nous nous sommes retrouvés à Gardermoen ont décliné au cours du vol; la première étape est franchie, tout le monde a relâché la tension.

Ici, même à l'aéroport, la présence des autres semble envahissante: j'essaie de capter le regard d'Olaf, afin d'obtenir la confirmation qu'il ressent la même chose que moi; Rome et tout ce qui est autour, tout ce qui est en rapport avec Rome nous appartient. C'est tout à fait

UNE FAMILLE MODERNE

différent de traverser le hall d'arrivée maintenant : je ne respire pas de la même façon que quand nous sommes seuls, Olaf et moi, ce n'est pas le même frémissement. Mais Olaf est occupé à acheter des billets de train pour nous tous et je me sens contrariée par mon ingratitude, par mon égocentrisme. Je me rachète en soulevant Hedda sur un bras, en l'embrassant sur le nez et en lui demandant si elle a eu peur des secousses dans l'avion. Elle se tortille pour m'échapper, certainement dopée au sucre à cause des biscuits et du chocolat qu'Olaf ne devait utiliser qu'en cas de crise.

Nous allons rester deux jours à Rome avant de partir pour la maison que le frère d'Olaf nous a prêtée, située dans un petit village proche de la côte. Je pense maintenant que deux jours, c'est à la fois trop peu et trop long, tout en contemplant d'un regard neuf ma propre petite famille – celle que j'ai créée avec Olaf, et celle dont je viens.

*

Papa va avoir soixante-dix ans dans quatre jours. L'an dernier, il a fait tinter son verre lors de son anniversaire et annoncé que son cadeau de l'année suivante, pour lui-même et pour l'ensemble de la famille, serait un voyage pour tous, qu'il offrirait. « N'importe où », a-t-il dit à haute voix. Il s'est

retourné vers Hedda, qui à cette époque n'avait que quatre ans, et a ajouté : « Peut-être que nous irons jusqu'en Afrique ! »

L'idée en elle-même, mais aussi la façon dont il l'avait proclamée, et son humeur presque exaltée dans les mois précédant ses soixante-neuf ans, lui ressemblaient si peu qu'après cela, Ellen m'a envoyé quotidiennement des listes de symptômes de tumeur au cerveau. « C'est certainement une simple réaction à l'approche de ses soixante-dix ans », avait dit Olaf, mais Ellen et moi avions protesté : il n'est pas du genre à réagir à l'âge qui le rattrape, il s'est toujours moqué des gens qui connaissent de prétendues crises au moment des anniversaires et qui compensent par une attitude extravagante – « *C'est juste une excuse pour répondre à d'autres besoins* », disait-il. Mais papa n'avait pas l'air malade, ni spécialement en crise, et de toute façon notre inquiétude ne l'a pas emporté sur l'envie d'un voyage tous frais payés, si bien qu'Ellen et moi avions laissé tomber.

Nous n'étions pas partis en voyage ensemble depuis vingt ans sans doute, depuis le temps où le concept de « famille » englobait seulement Ellen, Håkon, moi, maman et papa. Il est arrivé que nous fassions volontairement chevaucher nos dates de séjour au chalet ; que maman, papa et Håkon, et peut-être Ellen, restent quelques jours de plus, avant qu'Olaf, les enfants et moi ne leur succédions ; mais un voyage de ce type,

un voyage à la « *maintenant-nous-allons-partir-en-vacances* », prévu bien à l'avance, nous n'en avons plus fait depuis l'époque où je m'étais assise à l'arrière d'une voiture de location en Provence, à vingt ans et des poussières, avec Håkon et Ellen à côté de moi.

Je ne parviens pas à me rappeler avoir eu alors, comme aujourd'hui, le sentiment que nous étions des étrangers les uns pour les autres. Le changement par rapport à Oslo et à la maison de Tåsen, par rapport aux cadres habituels, aux schémas des discussions, des rencontres, aux places attitrées autour de la table, modifie la dynamique. Maintenant, personne ne sait plus comment se comporter, s'adapter, quel rôle jouer. Peut-être que c'est aussi parce que nous sommes trois enfants adultes en voyage avec leurs parents.

L'idée de l'Afrique a été vite écartée – par tous sauf Hedda –, et c'est en fait Olaf qui a proposé d'aller en Italie : nous pourrions emprunter la maison de son frère. Olaf s'arrange pour ne jamais rien devoir à quiconque, et l'idée que mon père paie le voyage pour lui et ses enfants lui est vite devenue insupportable. « Tu ne peux pas lui proposer de l'argent, lui ai-je expliqué quand il a proposé que nous payions notre propre voyage, c'est trop condescendant. » Le compromis trouvé a été que papa offre les billets d'avion et l'hôtel à Rome, et que le reste du séjour, nous vivions gratuitement dans la maison du frère d'Olaf.

HELGA FLATLAND

Nous sommes beaucoup trop grands pour l'Italie. Grands, blancs et blonds, nous avons à peine assez de place autour de la table du restaurant. L'ameublement et les aménagements sont conçus pour des Italiens petits et soignés, pas pour papa ni Håkon avec leurs cent quatre-vingt-quinze centimètres, pas pour des bras et des jambes si longs, pas pour nous. Nous nous tassons sur les chaises ; coudes, genoux, beaucoup trop de membres se cognent les uns contre les autres. Ellen et Håkon se disputent un peu pour avoir de la place, brusquement redevenus adolescents ; je me souviens que sur la banquette arrière de la voiture, il y avait des coutures apparentes entre les sièges et que nous les utilisions comme frontières : on n'avait pas le droit de faire dépasser ne serait-ce qu'un bout de veste au-delà du trait ! Même l'air qui nous entourait était défini par les coutures. Håkon n'avait que trois ans mais grandissait avec des sœurs et des traits de séparation, dans la voiture comme sous la tente, ou à table – et de façon générale dans la vie –, qui avaient force de règles définies.

À côté de nous est attablée une famille italienne ; ils sont encore plus nombreux que nous et ils dégustent les plats les uns après les autres, comme Olaf et moi l'avions fait la première fois que nous étions à Rome. Nous avons alors dit au serveur que nous voulions exactement la même chose que la famille installée à

la table voisine. En ce temps-là, j'avais vu plusieurs fois ces grandes familles italiennes qui, chaque soir, s'asseyaient pour manger durant plusieurs heures avec enfants et grands-parents, parlant fort et gesticulant comme dans les films, et ma propre famille me manquait, même si j'avais déjà compris que ce n'aurait pas été pareil s'ils avaient été là. Ici. Et maintenant ils sont ici, maintenant nous sommes ici, autour de la table : maman, papa, Ellen, son compagnon Simen, Agnar et Hedda, Olaf et moi, et Håkon.

Je regarde papa : il est assis en bout de table, et je suis frappée de constater que nous sommes placés exactement comme chez nous, dans la maison de maman et papa. Papa s'assoit toujours en bout de table : maman est à sa gauche, je suis à côté d'elle, Håkon est en face d'elle, avec Ellen à côté de lui. Ceux qui sont venus après, les amoureux, Olaf, Agnar et Hedda, ont dû se disposer par rapport à nos places : je ne crois pas que nous y ayons pensé sciemment. Le seul qui ait manifesté une calme sédition est Simen qui, les rares fois où il participe aux réunions de famille, se rue à côté d'Ellen, place un bras autour de son dossier et y reste ostensiblement cramponné jusqu'à ce que tous se soient assis.

Papa a les cheveux gris et épais ; les cheveux noirs qu'on voit sur les photos de mon enfance, je m'en souviens à peine : dans mes souvenirs, il a toujours eu les mêmes cheveux gris qu'aujourd'hui. Il croise mon

regard et me sourit; je me demande à quoi il pense, s'il est content, si c'est ce qu'il avait imaginé. Peut-être qu'il n'avait rien imaginé – ce n'est pas son habitude, mais il a toujours commenté ma tendance à le faire: « *Tu dois essayer d'accepter les choses comme elles sont, Liv* », disait-il quand j'étais petite et que je pleurais de désespoir à cause des vacances, des matchs de handball ou des rédactions qui ne s'étaient pas passés comme je l'avais prévu. Impossible d'expliquer à papa à quel point il était primordial que tout se déroule exactement comme je l'avais envisagé, car tous les événements, petits ou grands, les performances, devaient suivre un cours prévisible afin d'éviter le chaos et l'incertitude. « *Mais la vie ne peut jamais être planifiée dans les détails*, disait papa, *tu es obligée d'accepter de ne pas pouvoir tout contrôler en permanence.* »

À présent, il se penche vers maman – il entend un peu moins bien de l'oreille gauche, celle qui est toujours tournée vers elle à table –, et maman lève la main pour protéger ses paroles du bruit du restaurant, ou l'inverse. Papa ne la regarde pas, il sourit et hoche la tête.

« Alors, vous vous êtes décidés? » demande-t-il à voix haute, et il agite le menu en s'adressant à nous, avant que maman n'ait reposé la main.

Il y a à peine deux minutes qu'on a reçu les cartes, et lui-même n'a pas encore ouvert le sien.

UNE FAMILLE MODERNE

« On pourrait d'abord commander un peu de vin », suggère maman.

Papa ne répond pas cette fois non plus. Il étudie le menu attentivement. Elle se penche vers l'oreille de papa qui entend mal et répète en élevant la voix : il hoche de nouveau la tête sans un mot, les yeux baissés. Maman sourit, mais pas à lui, ni à personne d'entre nous. Elle ouvre la carte des vins.

*

« Nous ne sommes absolument pas obligés d'être tout le temps ensemble », a dit maman quand nous avons planifié les deux jours à Rome, et que personne à part elle n'a éprouvé le besoin d'aller au musée Maxxi, comme a dit Håkon. « Le besoin, répéta-t-elle, ce n'est pas un besoin que j'ai. Vous en parlez comme si c'était quelque chose du même ordre que manger ; j'en ai seulement envie, je pense que ça fait partie d'un tout », a-t-elle dit, et bien que Håkon et Ellen soient présents eux aussi, j'ai eu l'impression que ses paroles étaient comme toujours dirigées contre moi – un message qui, dans ce cas précis, critiquait implicitement le fait qu'Olaf et moi ayons à plusieurs reprises passé des vacances à Rome sans mettre les pieds dans un seul musée d'art. C'était en fait une attaque contre toute notre manière de passer nos vacances, d'éduquer nos

HELGA FLATLAND

enfants, de vivre : ça frappe au même endroit à chaque fois, c'est si étudié que je ne parviens pas à former des pensées concrètes : c'est juste la morsure d'une émotion logée dans ma mémoire contre laquelle je dois me défendre. « Rome tout entière est un musée, ai-je rapidement répondu, il y a tellement à voir que ça me semble un peu inutile. » Elle a souri avec indulgence, comme à chaque fois qu'elle perce à jour ma défense, ou que je dis quelque chose qu'elle qualifie encore maintenant de propos d'enfant précoce. Elle m'assène : « *Ne fais pas ton enfant précoce* », et j'en oublie à chaque fois que j'ai plus de quarante ans. « Bien sûr, nous ne sommes absolument pas obligés d'être tout le temps ensemble », a-t-elle répondu, et elle nous a regardés pour mesurer l'impact de ses paroles ; et maintenant, alors que nous sommes emprisonnés dans la foule d'un groupe de touristes japonais à l'extérieur du Colisée, je suis certaine qu'Ellen et Håkon sont aussi d'avis que nous aurions mieux fait d'aller au musée avec maman.

Papa est allé tout seul au Vatican ; il n'a pas demandé si quelqu'un d'autre voulait l'accompagner, il a simplement annoncé au petit déjeuner que c'était ce qu'il avait envisagé de faire ce jour-là. « Mais il y a quelque chose d'étrange dans toute cette affaire, ai-je dit à Olaf après le petit déjeuner ; ils sont bizarres. Toi aussi, tu le remarques », ai-je insisté, mais je ne savais pas ce que j'avais moi-même remarqué : d'un côté,

UNE FAMILLE MODERNE

ils étaient beaucoup plus agréables l'un envers l'autre qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps : ils se taquinaient, riaient de bon cœur des histoires de chacun et s'engageaient sincèrement dans les discussions lancées par l'autre à table, comme si les points de vue et les avis étaient nouveaux, ou comme s'ils les écoutaient avec une attention nouvelle. Et par ailleurs, il y avait une sorte de distance autour d'eux et entre eux, peut-être même un manque de confiance.

Olaf a dit que je ne devais pas me soucier autant d'eux : « Nous sommes aussi en vacances, tu sais, a-t-il ajouté, et en plus, je doute que ça s'améliore si tu scrutes et interprètes le moindre geste et le moindre regard. — Ce n'est pas ce que je fais », ai-je rétorqué, et Olaf a ri.

*

Agnar insiste pour se placer dans la queue devant le Colisée. Nous ne pouvons pas voir où elle commence ni où elle finit, et ça va prendre plusieurs heures. Ellen et Håkon rient et secouent la tête : ils préfèrent, nous disent-ils, aller s'asseoir au café en surplomb devant lequel nous sommes passés. Je regarde Olaf, il écarte les bras.

« Je peux y aller tout seul, déclare Agnar.

— Non ! Tu es fou ou quoi ? » dis-je presque automatiquement.

Agnar regarde Olaf.

« En réalité, rien ne s'y oppose, constate Olaf.

— Tout s'y oppose, Olaf », dis-je.

Agnar vient d'avoir quatorze ans, et j'estime qu'il est un peu immature pour son âge. Olaf pense qu'il est exactement comme il faut. Mais Agnar envisage toujours la plupart des situations dans l'attente enfantine que tout finira par s'arranger, sans penser aux conséquences, dirigé par le seul principe de plaisir. Il regrette toujours après coup; il est malade de désespoir lorsqu'il comprend qu'Olaf et moi nous sommes inquiétés alors qu'il a disparu de la maison plus d'une heure sans prendre son téléphone par exemple – mais ensuite la situation se reproduit, de façon tout à fait identique, quelques jours après seulement. Nous lui avons dit qu'il était égoïste, qu'il devait s'améliorer, que nous avions besoin de pouvoir lui faire confiance, mais en même temps, je sais que ce n'est pas une question de confiance – ce n'est pas exprès; comme il le dit lui-même: « *Je ne pense plus à rien quand je fais quelque chose.* » Il oublie absolument tout le reste – je le sais et je le comprends –, et Olaf et moi tâtonnons pour gérer la situation. De plus, Olaf se reconnaît en lui à l'excès, et estime que le mieux que nous puissions faire, c'est de lui accorder une plus grande liberté, pas de la réduire. J'étais prête à tenter cette approche quatre jours avant le départ, chez nous,

à Oslo, alors que nous étions installés à la table du petit déjeuner avec un Agnar aux Regrets, comme Olaf s'était mis à l'appeler les jours suivant ce type de confrontation : ces jours-là, Agnar n'a aucune idée de ce qu'il pourrait encore bien faire pour nous ; il prépare le café, le petit déjeuner, il propose de garder Hedda et ainsi de suite à l'infini.

Mais pas ici, pas à Rome.

Allez, Olaf, lui dis-je avec les yeux.

« J'ai mon téléphone, dit Agnar.

— Que tu n'utilises que quand ça t'arrange. Je vais plutôt y aller avec toi, dans ce cas. »

Je ne peux pas lui refuser d'entrer au Colisée alors que ça l'intéresse à ce point ; ces dernières années, il s'est montré incroyablement passionné par l'histoire et l'architecture, et lorsque j'ai dit que nous allions partir à Rome, ses yeux se sont illuminés.

« Non, ce n'est pas nécessaire, je veux y aller seul », dit Agnar. Il trépigne d'impatience, tripote nerveusement son oreille gauche, comme Håkon le fait toujours, lui aussi, dans les situations stressantes.

« La question, ce n'est pas que tu le veuilles, mais que tu ne le puisses pas », fais-je.

Hedda me tire par la main : elle veut s'asseoir sur l'asphalte plutôt sale ; je la relève, elle se met à pleurnicher, elle se pend comme un singe à mon bras, et mon épaule me fait mal.

« Il peut y aller tout seul. Écoute, voilà ce que nous allons faire », dit Olaf, et il prend Agnar par les deux épaules, le maintient bien en face de lui et le regarde droit dans les yeux. « Tu as deux heures devant toi. Donc jusqu'à trois heures. Ça veut dire que si tu n'as pas réussi à entrer à cette heure-là, tu dois ressortir de la queue. À trois heures, on se retrouve dans ce café là-haut », déclare Olaf en montrant du doigt le café que Håkon et Ellen sont en train de rejoindre.

Agnar acquiesce, comme frappé de paralysie : il n'ose même pas regarder dans ma direction de peur que je fasse tout échouer avec mes objections. Mais Olaf et moi avons une convention tacite, quasi intangible, être d'accord devant les enfants, être conséquents et coordonnés dans l'éducation, les règles, les limites : je ne peux donc qu'approuver d'un hochement de tête. Et puis, je suis fière de lui, qui s'intéresse tellement à des choses dont les autres garçons de quatorze ans ne se soucieraient jamais – j'aurais bien aimé que maman soit ici et l'entende !

Olaf vérifie que la batterie du téléphone d'Agnar est bien chargée, lui donne de l'argent à garder dans sa poche sans le sortir avant de payer, et lui enjoint de regarder l'heure toutes les dix minutes ; il ajoute que c'est un test, et qu'il vaut mieux qu'il le réussisse s'il veut obtenir la liberté qu'il a demandée. Est-ce qu'Agnar a compris ?

UNE FAMILLE MODERNE

« Toutes les dix minutes. Trois heures. L'argent. Le café. C'est compris! » dit Agnar, et il sourit de son délicieux sourire, dans un doux visage qui respire la confiance – un rêve pour le premier kidnappeur ou pédophile venu, j'en ai mal au cœur d'anxiété! –, puis il disparaît dans la foule.

*

Olaf emmène Hedda dans une aire de jeux des environs tandis que je monte vers le café; je me retourne tous les dix pas pour vérifier si Agnar est bien dans la queue. Je ne me rappelle pas comment j'étais à quatorze ans, mais je suis bien certaine que je n'aurais jamais proposé de me promener seule dans une ville étrangère.

Håkon et Ellen sont installés à l'extérieur, sur une terrasse qui donne sur le Colisée. Simen a décidé de faire la grasse matinée, il nous rejoindra plutôt pour le déjeuner. Pour nous autres de la famille, lorsque nous sommes en vacances, c'est une attitude inconcevable: ne pas se lever, ne pas sortir, ne pas faire quelque chose. « Pour moi, les vacances, c'est pouvoir dormir le matin », a prévenu Simen au repas d'hier. Papa a esquissé un sourire forcé. Je m'imagine que Simen est aussi du genre à pouvoir sans problème rester assis à regarder la télé à l'intérieur un jour férié alors qu'il fait

beau, ce qui, physiquement, est totalement impossible pour Håkon, Ellen ou moi. Même adulte, j'ai mauvaise conscience si je fais autre chose que profiter du beau temps, comme papa nous l'a inculqué à la façon d'une règle de vie, chaque samedi ou dimanche ensoleillé depuis que nous sommes nés.

Håkon a commandé une bouteille de vin rouge, et je demande un verre au serveur. Ellen recouvre son verre de sa main lorsque Håkon veut lui verser du vin.

« Je suis de nouveau en pleine cure de pénicilline », dit-elle.

Ces derniers temps, elle souffre d'infections urinaires à répétition.

« Toi, tu dois contribuer largement à la résistance mondiale aux antibiotiques, tu en consommes tellement souvent ! Peut-être que tu devrais boire un peu plus de jus de canneberge, dit Håkon.

— Intéressant de constater que tu es expert en infections urinaires, en plus de tout le reste ! Håkon, y a-t-il quoi que ce soit en ce monde que tu ne saches pas ? Un sujet sur lequel tu n'aies pas d'opinion ? » rétorque Ellen, et elle lève les yeux au ciel, tout en souriant quand même.

Je me détends grâce à leurs petites chamailleries, mais je sens que mon cœur bat fort et que mon regard scrute la masse des touristes en contrebass, où Agnar tourne certainement en rond sans trouver son chemin.

Je prends une grande gorgée de vin, je ferme les yeux et je l'avale. J'envie à cet instant Ellen et Håkon, attablés ici, sans responsabilité, libres, ne guettant rien de plus que le soleil sur le point de percer le fin manteau nuageux au-dessus de nous.

Il est rare que nous soyons ensemble, rien que nous trois. Mais depuis que Håkon est adulte, nous nous retrouvons parfois à l'extérieur pour prendre une bière ou déjeuner, toujours à mon initiative ou à celle d'Ellen.

Ellen a deux ans de moins que moi, et Håkon huit ans de moins qu'elle : il a eu trente ans il y a quelques semaines. Ces dernières années, il s'est mis à nous contacter de son propre chef, l'écart entre nous est devenu moins perceptible que lorsqu'il avait dix ans et moi vingt, et nous nous sommes découverts différemment en tant qu'adultes – même si la hiérarchie reste bien établie. Je crois qu'Ellen et lui ont une tout autre relation, qu'ils sont plus souvent ensemble et ont plus de contacts ; ils se sentent certainement plus semblables, et ils se ressemblent plus : ils tiennent l'un et l'autre de maman, ils ont ses cheveux blonds et ses grands yeux. Ellen a aussi ses rondeurs et sa silhouette – elle est douce et pleine –, sur un mode gracieux et accueillant, tout à fait à l'opposé de moi qui ai toujours été mince, presque anguleuse.

J'aurais volontiers échangé, j'aurais aimé avoir le corps d'Ellen ! Je me souviens encore à quel point

HELGA FLATLAND

c'était horrible, lorsque j'avais seize ans, qu'elle, qui avait deux ans de moins que moi, ait plus de formes et de plus gros seins que moi ! Que les garçons de ma classe téléphonent à la maison et demandent à parler à Ellen ! J'étais furieuse contre elle à cette époque ; je lis dans mes journaux intimes que j'assurais la détester, et que je trouvais des centaines de raisons différentes pour cela : elle était si capricieuse, une enfant pourrie et collante ! Quand par-dessus le marché elle a eu un petit ami avant moi, qui restait à table avec nous et tripotait ses cheveux, j'ai dit à maman que je voulais aller vivre ailleurs. J'ai tout donné comme arguments, sauf Ellen ; mais rétrospectivement, je me rends compte que maman m'avait démasquée. J'ai écrit dans mon journal que maman m'emmenait à des excursions et des activités, que nous rendions visite toutes les deux à grand-mère et grand-père, que nous déjeunions dehors, allions au cinéma, qu'elle passait beaucoup de temps avec moi sans Ellen. Mais ça, je l'ai juste mentionné en incise, peut-être ajouté à un commentaire ou à la critique d'un film que nous avions vu. Je ne peux pas avoir envisagé ni compris les efforts tout à fait évidents de maman... ou peut-être que c'était trop gênant, même face à mon journal intime, d'être l'objet de compassion parce que j'avais une petite sœur qui réussissait mieux que moi dans tous les domaines.

UNE FAMILLE MODERNE

Je peux encore ressentir par petits éclairs cette jalousie honteuse et accablante, elle peut s'embraser en moi lorsque je vois les regards sur elle tandis que nous marchons ensemble dans la rue ou que nous sommes assises dans un café, lorsque je vois des photos de nous plus jeunes, ou pire encore lorsque je vois de quelle manière elle parle parfois avec Olaf – non, c'est l'inverse, lorsque je vois de quelle manière il parle avec elle.

Je ne lui ai jamais posé la question, même si les questions les plus banales s'imposent avec une force enfantine : « *Est-ce que tu la trouves plus jolie que moi ? La choisirais-tu si tu le pouvais ?* » Même dans les pires disputes avec lui, quand je sais à peine ce que je fais ou ce que je dis. J'ai eu envie de le hurler, surtout au début, mais je me suis arrêtée à temps ; je m'en suis plutôt prise à l'une de ses amies ou de ses collègues : « Tu ne crois pas que je vois comment tu la regardes, ai-je crié, de quelle façon tu te tournes vers elle, tout épanoui ? Tu crois vraiment que tu as une chance, tu penses vraiment qu'elle est intéressée par toi ? » C'est si mesquin, si honteux... mais mieux que l'alternative !

Ellen et moi sommes devenues des amies proches à vingt ans et quelque. Quand j'ai rencontré Olaf, Ellen a endossé un nouveau rôle pour moi. Elle est tout à coup devenue celle à qui je pouvais me confier – un être humain, une sœur, quelqu'un de proche, et pas

HELGA FLATLAND

seulement l'incarnation de ce que je voulais être et n'étais pas. J'étudiais le journalisme, je vivais dans un appartement avec une amie à Majorstua, alors qu'Ellen habitait encore à la maison. Je ne crois pas que nous nous soyons rencontrées en d'autres occasions que familiales l'année suivant mon déménagement; je me souviens simplement que c'était merveilleux de vivre seule, sans Ellen pour me renvoyer mon reflet le matin, de rencontrer des amis qui ne savaient pas qui elle était. Et puis j'ai rencontré Olaf, et mes sentiments ambivalents envers Ellen m'ont soudain paru exagérés et enfantins; elle et moi nous sommes progressivement rapprochées, et après que j'ai eu Agnar et Hedda, les sentiments anciens n'ont plus surgi que par bouffées, me rappelant la situation d'autrefois.

*

Après deux verres et demi de vin et assez de soleil pour sentir le picotement d'un coup de soleil sur le bout de mon nez, je suis plus calme. Je suis heureuse qu'Olaf ait pris le contrôle, heureuse qu'Agnar puisse voir le Colisée, tout en ayant des parents qui lui offrent une liberté responsable. Heureuse d'être installée avec mes frère et sœur dans un café touristique à Rome, tandis que notre mère se penche sur l'art contemporain italien et que notre père se promène au Vatican.

Je n'ose pas parler davantage de mon inquiétude pour Agnar — pas après qu'Ellen et Håkon m'ont regardée, pleins d'incompréhension, quand j'ai confié à quel point j'étais stressée, avant même d'avoir pris le temps de m'asseoir. Nous avons eu de longues discussions à ce sujet auparavant; je sais que Håkon pense que je suis trop protectrice, que j'ai trop de règles concernant les enfants, et de ce fait trop de soucis. Ellen est fascinée par notre façon de nous occuper des enfants, comme elle l'a déjà dit ironiquement à plusieurs reprises; l'année dernière, elle n'a même pas eu le courage de faire des remarques — elle s'est simplement retirée quand nous avons commencé à parler de l'éducation des enfants. Même si je comprends ce qu'elle veut dire, à savoir que nous faisons partie intégrante d'une tendance, je ne vois pas comment je pourrais agir autrement. Si je me rebelle contre cet accompagnement intense, encouragé de toutes les façons possibles et partout, ça retombera sur Agnar et Hedda: ils seront déphasés.

« Il est maintenant quatorze heures trente, dit Ellen, interrompant les réflexions de Håkon sur nos représentations des grandes familles italiennes alors qu'en moyenne, aujourd'hui, les Italiennes ne donnent naissance qu'à un peu plus d'un enfant chacune.

— Hormis le fait que cela témoigne d'une période de récession et d'une mauvaise politique de la famille,

ce n'est pas catastrophique en soi. Ce ne doit pas être un objectif, que les gens aient plusieurs enfants. Au contraire, dit-il. Le monde est surpeuplé. »

Ellen couvre de sa voix les derniers mots de la phrase de Håkon, parle fort et parodie maman, qui regarde toujours sa montre et annonce l'heure qu'il est, qu'on le lui ait demandé ou non.

Nous la taquinons à ce sujet depuis longtemps, c'est devenu une blague interne entre Håkon, Ellen et moi, et même avec Olaf et Agnar. En même temps, cela comporte un aspect rassurant : c'est neutre, ça informe. Bien que nous le disions toujours sur le ton de maman afin de montrer que nous plaisantons, Håkon, Ellen et moi nous sommes mis à indiquer l'heure qu'il est, entre nous ou aux autres, comme quelque chose à dire quand le silence s'installe, pour interrompre divers moments de convivialité ou juste pour informer.

Je ris : Ellen imite mieux que quiconque de ma connaissance ; cela tient à la façon dont elle observe et fait ressortir les moindres mouvements, les mimiques, un petit coup de tête ou un regard... et elle se transforme brusquement en maman, en grand-mère, en une amie, en homme politique ou autre acteur connu.

« Merci, dis-je.

— Bon Dieu, détends-toi, il a quatorze ans quand même », dit Håkon.

UNE FAMILLE MODERNE

Nous avons tout de suite compris qu'avec son quatorze heures trente, Ellen tentait de me rassurer : des associations communes, des références communes. Je me demande pour combien y sont les gènes, si nous sommes programmés de la même manière, si c'est pour cela que nous nous comprenons toujours intuitivement ou si c'est juste une façon de penser, de parler, d'associer et de tirer des conclusions que nous avons acquise. En tout cas, Ellen, Håkon et moi avons ces connexions, tacites et constantes, indépendamment de l'espace et du temps.

Quand j'étais journaliste nouvellement diplômée et que je travaillais en free-lance dans un magazine féminin, j'ai dû un jour préparer un sujet sur un couple de jumeaux séparés à la naissance. Mais à l'inverse des autres histoires-de-jumeaux-séparés-à-la-naissance, celle-ci portait sur des jumeaux du même œuf qui se ressemblaient parfaitement, parlaient de la même façon, faisaient les mêmes gestes, mais qui vivaient une vie totalement différente ; ils avaient fait des choix différents et avaient des valeurs différentes – l'un votait très à gauche et l'autre très à droite, ils n'avaient pas d'intérêts communs et n'aimaient ni la même nourriture, ni la même musique, ni les mêmes films : au sens strict, ils n'avaient aucune ressemblance en dehors de leur aspect extérieur. Ils n'avaient pas le sentiment d'être la moitié d'un tout, ils ne ressentaient pas le

HELGA FLATLAND

manque d'un frère dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence en grandissant, comme j'avais pu le lire à propos de situations similaires, et n'avaient en aucun cas la faculté de pressentir ce que l'autre pensait, ni de terminer les phrases l'un de l'autre.

Ma rédactrice n'a pas voulu traiter ce sujet; elle pensait qu'il n'y avait rien de sensationnel ni de fascinant dans cette histoire. Elle aurait préféré que ce soit le contraire: il aurait été plus intéressant, plus excitant qu'ils aient en réalité fait les mêmes choix, aimé la même nourriture et complété les pensées et les phrases l'un de l'autre! Je crois qu'elle était fille unique.

*

Agnar arrive tranquillement à trois heures dix, et je dois me contenir pour ne pas rugir tout ce qui s'est déroulé dans ma tête les dernières dix minutes, car Olaf pose son bras sur ses épaules et ne tarit pas d'éloges:

« Comme il s'est bien débrouillé, n'est-ce pas, Liv? »

Et Agnar a grandi d'environ vingt centimètres sous l'effet de l'expérience: il est si fier et si adulte que ses épaules et son dos sont droits comme une règle; je le prends dans mes bras, je l'embrasse sur le front et je presse son visage dans mes mains ouvertes – il a encore

des joues d'enfant, souples et rondes. Seuls quelques boutons autour de son nez signalent que la transition de l'enfant à l'adulte a commencé.

« C'est la pure vérité, dis-je, et je souris – tu t'es vraiment bien débrouillé. C'était intéressant? »

Je regrette ma question quand Agnar se lance dans un exposé détaillé sur le Colisée, mais il prend en charge la conversation tout au long du retour à l'hôtel; aussi je peux appuyer ma tête contre la vitre du taxi, sentir Olaf serrer ma main lorsque nous passons devant l'hôtel où nous avons séjourné plusieurs fois auparavant. Je serre sa main à mon tour, je la caresse avec mon pouce, soudain heureuse à l'idée de partir plus loin, en dehors de Rome, d'être simplement allongée sur un bain de soleil, Olaf lisant à mes côtés, de regarder Hedda et Agnar se baigner dans la piscine alors que le reste de la famille bourdonne autour de moi – comme je l'avais imaginé dans mon bureau à Oslo, impatiente que cela arrive. Pour une fois, j'ai réussi à me dire que s'il se passait seulement la moitié de ce que j'attendais, je serais satisfaite.

*

Nous nous sommes répartis en trois voitures et nous quittons Rome en nous suivant: Olaf, les enfants et moi dans la première voiture, Simen et Ellen dans la

deuxième, maman, papa et Håkon dans la troisième. Bien qu'Olaf conduise avec une lenteur imprudente au milieu du trépidant trafic italien, maman ne réussit pas à nous suivre dans un rond-point : elle prend la mauvaise sortie et je vois leur voiture disparaître dans la cohue des voitures derrière nous.

Je dis à Olaf qu'il faut faire demi-tour ou s'arrêter, mais nous roulons sur une route à trois voies, avec des voitures de tous les côtés, et nous devons continuer tout droit ; je téléphone à papa.

« Allô ? Sverre à l'appareil », dit papa de la manière dont il a toujours répondu au téléphone – même depuis qu'il a un téléphone portable et peut voir qui l'appelle. Je lui ai fait remarquer à plusieurs reprises la bizarrerie de répondre toujours de cette façon, maintenant qu'il peut voir que c'est moi ou un autre proche qui appelle – quant à nous, nous pouvons être à peu près sûrs de qui va répondre ! –, mais il estime malgré tout que dire son nom en prenant un appel fait partie d'un protocole usuel au téléphone.

« Salut, vous vous êtes trompés de route, dis-je.

— Ce n'est pas vous que je vois devant moi ?

— Non, vous vous êtes trompés au rond-point.

— Ah bon, et où êtes-vous alors ?, demande papa calmement.

— Où nous sommes ? Je n'en ai pas la moindre idée, papa : nous roulons vers la sortie de Rome. Il faut que

tu dises à maman de faire demi-tour et d'aller jusqu'au rond-point, puis de prendre la troisième sortie. Et ensuite vous devrez suivre le GPS.

— Il ne marche pas, dit papa. Liv dit que nous devons faire demi-tour », déclare-t-il à maman.

Je n'entends pas ce qu'elle répond. Je réplique :

« Si, Olaf l'a réglé avant que nous partions. Tu ne peux pas le passer à Håkon pour qu'il le paramètre à nouveau ?

— Il dort », réplique papa. Et on klaxonne tellement autour de leur voiture que je dois écarter le téléphone de mon oreille ; maman crie quelque chose.

« Mais bon sang réveille-le !, dis-je. Il faut que vous utilisiez le GPS : nous vous attendrons plus loin quand nous trouverons un endroit où nous arrêter. Appelle-moi quand vous serez sortis du grand rond-point.

— Le GPS ne fonctionne pas, comme je l'ai déjà dit : mais je vais trouver comment sortir de là », déclare papa, et il ne va pas réveiller Håkon. C'est d'abord une question de fierté – il refuse de demander de l'aide en général, et en particulier sur des questions techniques – et ensuite de sollicitude : Håkon doit pouvoir dormir s'il est fatigué.

Maman et lui ont un cœur en plus pour Håkon, comme maman aime à le dire, car Håkon est né avec une malformation cardiaque et ils étaient persuadés

HELGA FLATLAND

qu'il allait mourir dans les premières semaines après sa naissance. Je m'en souviens bien : son petit corps dans la couveuse, tous les tuyaux, on aurait dit une sorte d'extraterrestre.

Après la naissance d'Agnar, lorsque j'étais à la maternité, j'ai beaucoup pensé à maman, à ce qu'elle avait dû vivre, allongée comme je l'étais mais sans enfant à côté d'elle, sachant qu'il était seul, ailleurs, dans le dédale de ce grand hôpital avec un tout petit cœur troué.

Ellen et moi étions chez notre grand-mère quand Håkon est né, et papa est venu le lendemain : il s'est assis à la table de la cuisine et il a pleuré ; il n'a quasiment pas remarqué Ellen et moi qui le regardions en silence. « Je ne savais plus que faire de moi-même, a-t-il dit à grand-mère qui lui tenait la main comme à un petit enfant ; tu ne peux pas comprendre, j'ai couru toute la nuit de la salle d'accouchement à l'unité de soins intensifs. »

Maman et lui se sont relayés pour rester à l'hôpital durant les mois qui ont suivi. Håkon a été opéré, il a changé de couleur et a commencé à crier : maman et papa se montraient tellement reconnaissants d'entendre ces cris qu'Ellen et moi nous sentions frustrées. « Tu ne pourrais pas le faire taire ? » me suis-je écriée une nuit après leur retour à la maison avec le bébé – Håkon criait, criait pendant que papa le portait dans

les bras, tout autour du salon, une expression bienheureuse sur le visage, juste au-dessous de ma chambre – ; je me souviens que papa m’a répondu qu’à cet instant, ce son était le plus beau qu’il connût.

La peur que Håkon meure s’est transformée en certitude qu’il était un peu différent, un peu plus fragile, un peu plus important peut-être que tout le monde. Maman et papa l’ont suivi d’une façon complètement différente de ce qu’ils ont fait avec Ellen et moi. Ils ont été avertis par les médecins qu’il serait peut-être un peu en retard dans son développement, qu’il pourrait rencontrer des difficultés d’apprentissage ou divers troubles du comportement – bien que Håkon, dès la maternelle, ait mesuré une tête de plus que ses camarades de classe et qu’il ait eu des épaules deux fois plus larges qu’eux ; bien qu’il ait su lire, écrire et compter avant de commencer le CP. Bien que sa personnalité ait presque été trop empathique, maman s’inquiétait pour lui en permanence : elle refusait d’admettre qu’il était en réalité tout à fait normal.

C’est plutôt Ellen qui s’est révélée souffrir de dyslexie : on l’a découverte bien trop tard, ce qu’elle reproche encore à maman et à papa – « *Car ils ne voyaient que Håkon*, dit-elle à tous ceux qui veulent bien l’écouter, *et tout le monde croyait que j’étais bête !* » Ce n’est pas vrai, personne ne croyait qu’Ellen était

bête ; c'est un témoignage sur les dyslexiques qu'elle a lu quelque part et repris à son compte, mais il est vrai qu'il a fallu longtemps pour qu'elle soit diagnostiquée, surtout parce qu'Ellen était en fait tellement maligne qu'elle avait développé son propre système de compréhension des mots et elle a lu très correctement, à sa manière, tout au long de l'école primaire.

Håkon était un petit dernier profondément espéré. Maman et papa avaient tenté d'avoir un troisième enfant depuis les deux ans d'Ellen ; même si tous deux avaient assuré à Ellen et à moi, tout au long de la grossesse, qu'ils seraient également heureux quel que soit le sexe du bébé, je suis convaincue qu'ils souhaitaient avoir un garçon. Il n'y a rien d'étrange à cela ; il est plus étrange qu'ils aient tous deux maintenu – et sans doute aussi l'un vis-à-vis de l'autre – qu'ils seraient tout aussi heureux si c'était encore une fille.

Quand je suis tombée enceinte de Hedda, j'espérais que ce serait une fille, et j'étais franche à ce sujet envers ceux qui me le demandaient. « Tu ne peux pas dire ça, Liv, a affirmé maman. — Pourquoi, lui ai-je demandé, il n'y a que des personnes bornées pour ne pas pouvoir comprendre que j'aimerai l'enfant de toute façon. Mais je serais encore plus heureuse si c'est une fille cette fois-ci, je ne comprends pas le problème. — En tout cas, je suis contente que tu n'aies pas eu un garçon qui aurait entendu dire après coup que tu voulais un

autre enfant », a dit maman quand il s'est avéré que je portais une fille. J'ai répondu que j'espérais ne jamais avoir d'enfants aussi peu sûrs d'eux, aussi superficiels, indépendamment du sexe.

Personne ne sait pourquoi maman et papa ont eu tant de mal à avoir Håkon, pourquoi il a fallu tant d'années et de fausses couches; mais une clinique privée que maman avait contactée pour recevoir de l'aide a supposé que ça venait d'un traumatisme lors de l'accouchement d'Ellen. « *Un accouchement abominable*, comme le dit toujours maman, au grand agacement d'Ellen. — *Tu veux dire que je devrais t'en être reconnaissante ou quoi ?* » demande alors Ellen, et elles se mettent à se chamailler, exactement de la même façon à chaque fois; elles sont identiques, et tout aussi têtues – on dirait parfois qu'elles sont en compétition pour quelque chose que personne ne comprend vraiment.

En tout cas, Håkon a été un enfant fort désiré, et il l'est toujours. Il se comporte encore comme un petit enfant dans l'environnement familial; il assume le rôle du plus jeune, de l'empoté, il s'allonge sur le canapé quand nous autres préparons le repas, il sort de table sans débarrasser son assiette, il s'installe avec les écouteurs de son téléphone, un Mac sur les genoux, au beau milieu du salon, et il y a peu de temps qu'il a arrêté d'apporter son linge sale à la maison, à maman

et papa – en fait seulement depuis que sa dernière copine lui a fait des remarques à ce sujet. Quand Ellen, Håkon et moi sommes seulement à trois, il est tout à fait différent : c'est alors un adulte, qui participe à des conversations d'adulte et qui rencontre des problèmes d'adulte.

Mais maintenant qu'il est couché sur la banquette arrière, derrière maman et papa, et qu'il voyage en voiture à travers l'Italie, *Il a le droit de dormir*, pense papa, et je mets fin à la conversation sans parler davantage du GPS.

*

La maison du frère d'Olaf est située sur une petite colline au-dessus d'une ville balnéaire de taille moyenne de la Riviera. Nous roulons en partie le long de la Méditerranée dont les reflets sont turquoise au soleil, et en partie un peu plus haut, parmi les montagnes arides, brun-olivier, passant par de petits villages qui donnent l'impression que le temps s'est arrêté – bien qu'Olaf prétende que je me montre pleine de préjugés avec cette remarque.

« Qu'est-ce que tu en sais ?, interroge-t-il. Tu ne sais rien d'elle, par exemple, ni de sa vie », poursuit-il en montrant une vieille dame vêtue de noir, assise sur un tabouret devant sa maison, apparemment sans rien

faire. Je ne réponds pas. Je me retourne vers Hedda et Agnar qui sont assis à l'arrière et regardent par la fenêtre, chacun de son côté.

« Pensez-y, leur dis-je, des gens vivent ici. »

Maman le disait toujours, avant, pendant les voyages en voiture, alors que nous roulions en Norvège ou dans d'autres pays, quand nous passions dans des secteurs qui nous semblaient abandonnés ou inhabitables. Je me souviens particulièrement d'un endroit au Portugal : nous avions loué une voiture et nous étions montés dans les montagnes surplombant la côte de l'Algarve. J'avais peut-être quatorze ans : nous avions roulé une éternité sur de petites routes pleines de tournants, et il faisait tellement chaud que l'air vibrait sur la route devant nous ; Ellen et moi avons été stupéfaites quand papa a dit tout à fait sérieusement qu'on pourrait faire cuire des œufs sur l'asphalte. Nous avons traversé un petit village, constitué de dix ou douze maisons, d'une petite place et d'une station-service où papa s'est arrêté pour prendre de l'essence. La station ressemblait plutôt à un hangar : les panneaux et les pompes étaient d'un brun rougeâtre à cause de la rouille. À l'extérieur, à l'ombre d'un petit parasol, un homme était assis : il s'est levé à notre arrivée. Il souriait, et Ellen a prétendu plus tard qu'il n'avait qu'une dent. C'est lui qui a rempli le réservoir de papa, ce que papa aurait préféré faire lui-même, et lorsque

HELGA FLATLAND

nous sommes repartis, il est resté immobile et nous a suivis du regard. Ellen et moi nous sommes retournées et l'avons regardé devenir de plus en plus petit par la vitre arrière. « *Pensez-y, des gens vivent ici* », a déclaré maman comme d'habitude, et j'ai soudain compris ce qu'elle voulait dire. J'ai ressenti une violente empathie pour cet homme qui devait rester là, au milieu d'une contrée déserte quelque part au Portugal, dans une station-service : que ce soit cela, en fait, sa vie. Je n'ai pas réussi à l'oublier de tout le reste des vacances : une impression de mauvaise conscience me poursuivait. De retour à l'hôtel, quelques jours après, j'ai demandé à maman si elle croyait qu'il avait une famille. Elle ne s'est pas souvenue de lui tout de suite et je me suis mise à pleurer en expliquant de qui je parlais, de lui, l'homme solitaire édenté à la station-service, qui restait sans doute assis là-bas des jours et des jours entiers, sans famille, ni amis, ni argent, ni la moindre vie. « Ah oui, lui. Mais ma chère Liv, a dit maman et elle m'a souri, il trouverait probablement notre vie à Oslo stressante, agitée, insupportable. Avoir pitié de tous ceux qui ne vivent pas exactement comme nous n'est pas une nécessité. »

Agnar et Hedda ne semblent guère réagir à cette phrase. Agnar cherche surtout à nous éclairer sur l'algue qui donne à la Méditerranée sa couleur azur, et Hedda a les yeux qui clignent : elle est en train de